

Courrier international



hors-série

mai-juillet-août 2011 - 8,50 €

avec une playlist sur
courrierinternational.com

Révolutions sonores

Comment
la musique
change
le monde

France: 9 € - Belgique, Luxembourg: 8,50 € - Canada: 12,90 \$ CAN
Allemagne: 9 € - États-Unis: 13,50 \$ US - Grèce: 9 € - Italie: 9 €
Japon: 1400 ¥ - Liban: 18 000 LPB - Maroc: 85 MAD - Pays-Bas: 9 €
Royaume-Uni: 9 € - Suisse: 13 CHF - TOM avion: 1800 XPF - Tunisie: 14 DT

M 04224 - 37 H - F: 8,50 € - RD



nova
LE GRAND M

coteau, une énième colonie. C'est la Journée mondiale des réfugiés, et Ramzi rappelle qu'il en est un lui-même. "J'ai rejoint le Divan parce que j'admirais et que j'appréciais ce que faisait Barenboïm, le soutien qu'il apportait à l'éducation et à la musique en Palestine." Mais ses propos se font tout à coup plus durs. "A mon avis, beaucoup de musiciens israéliens sont au Divan pour jouer avec Barenboïm, pas avec moi ou les autres Palestiniens. Je ne pense pas que les musiciens israéliens veulent faire quoi que ce soit qui puisse nuire à l'image d'Israël. La plupart d'entre eux ne sont pas vraiment opposés à l'occupation. Ils veulent la paix en Israël, oui, mais pour garder leurs colonies. Je leur montre des cartes et ils me disent : 'N'essaie pas de me faire culpabiliser', je leur réponds : 'Je ne veux vous faire culpabiliser, je veux vous montrer la vérité'. Mais quand je joue, j'oublie tout, et je veux jouer de la bonne musique avec eux. Mais la vie ce n'est pas quarante jours avec le Divan."

GEORGE BARTOLI



"Un lieu d'échanges où les deux camps peuvent avoir des opinions divergentes"

Daniel Barenboïm entre dans sa loge à la Scala de Milan, le temple de l'opéra. C'est un moment particulier : la dernière fois que j'ai ressenti une telle intensité chez lui, c'était en février [2008, avant ce reportage], lors de six des huit soirées du cycle consacré aux sonates pour piano de Beethoven, au Royal Festival Hall, à Londres.

Le maestro de 65 ans se souvient : "Des gens n'arrêtaient pas de venir me voir pour me dire que le premier concert auquel ils avaient assisté quarante ans plus tôt était l'un des miens. Cela vous rajeunit d'entendre cela, non ?"

Daniel Barenboïm a étudié la musique avec son père, Enrique, et a donné son premier récital dans sa ville natale de Buenos Aires à l'âge de 7 ans, en août 1950. Deux ans plus tard, la famille déménageait en Israël ; en 1954, Daniel Barenboïm enregistrait son premier disque. Puis la gloire lui est tombée dessus, d'abord en tant que pianiste, puis en tant que chef d'orchestre. Il a épousé la violoncelliste britannique Jacqueline du Pré, en 1967, devant le mur des Lamentations, à Jérusalem. Atteinte de sclérose en plaques, Jacqueline du Pré est morte en 1987 ; le maestro s'est remarié ensuite avec la pianiste russe Elena Bashkirova. Daniel Barenboïm est considéré de longue date comme l'un des musiciens les plus importants des cinquante dernières années.

Depuis la fin de son cycle Beethoven à Londres, j'ai parcouru Israël et la Palestine, pour constater que les fruits – politiques et musicaux – du Divan mûrissent au soleil et que ses racines s'implantent fermement dans la terre. Daniel Barenboïm témoigne une affection profonde de

ses jeunes musiciens et s'enquiert de leurs nouvelles – mais il tient d'abord à replacer son initiative dans le contexte. "Il y a, dit-il, une ignorance totale de l'autre, dans les deux camps, et une totale absence de volonté de comprendre le point de vue de l'autre, sans même parler d'y adhérer." C'est de là qu'est né ce que Daniel Barenboïm appelle "le principe du jeu orchestral intelligent en toutes circonstances". Dans son livre *La musique éveille le temps* [Fayard, 2008], il prévient : "Quand on joue cinq notes legato... aucune note ne doit se mettre en avant, être plus forte que les autres ; sinon, cela dénature la phrase."

En s'appuyant sur le rôle essentiel du contrepoint en musique, Daniel Barenboïm note comment, "dans l'acte de se défier l'une l'autre, les voix des deux camps peuvent s'accorder". "La musique est toujours en contrepoint, au sens philosophique du terme ; la joie et la tristesse peuvent coexister dans la musique. L'acceptation de la liberté et de la singularité de l'autre est l'une des leçons les plus fondamentales que puisse nous donner la musique", poursuit-il. C'est la philosophie qui anime l'orchestre du Divan – "on ne peut pas construire la paix avec un orchestre", mais on peut "créer les conditions de la compréhension mutuelle" et "éveiller la curiosité de chaque individu pour qu'il écoute l'histoire de l'autre".

"L'orchestre du Divan n'est pas une histoire d'amour, ni une histoire de paix", précise-t-il lors de notre conversation à la Scala. "Il a été qualifié de façon très flatteuse de 'projet pour la paix'. Ce n'est pas

cela. Que nous jouions bien ou moins bien, il ne va pas apporter la paix. Le Divan a été conçu comme un projet contre l'ignorance de l'autre. Un projet pour faire comprendre qu'il est absolument essentiel que les gens apprennent à se connaître, que chacun essaie de comprendre ce que l'autre peut penser et ressentir, même s'il n'est pas d'accord. Je n'essaie pas de rallier les musiciens arabes du Divan au point de vue israélien ni de rallier les Israéliens au point de vue arabe. Ce que je veux – et malheureusement, je suis seul dans cette aventure depuis qu'Edward [Saïd] est décédé il y a quelques années –, poursuit Barenboïm, c'est créer un lieu d'échanges où les deux camps peuvent avoir des opinions divergentes sans en venir aux mains."

Mais il y a encore autre chose, un point fondamental, essentiel – qui touche à la musique, au Divan, mais surtout à Daniel Barenboïm et à ce qui fait de lui quelqu'un d'exceptionnel. Il confie : "Très souvent, les musiciens ont une imagination très limitée dès lors qu'il s'agit de transposer ce qu'ils font dans le monde extérieur, comme si la musique était une tour d'ivoire, à mille lieues du monde réel. La bonne musique est en partie affaire de technique, mais la technique n'est pas tout... Ce qui m'intéresse, ce n'est pas que l'orchestre joue comme j'aurais envie qu'il joue. Ce qui m'intéresse, c'est d'amener une centaine de personnes à penser et à ressentir la même chose, à jouer ensemble et à sentir qu'ils font partie d'un énorme 'poumon' commun. Qu'ils 'respirent' la musique de la même manière." **Ed Vulliamy**

← Ramzi Aburedwan, altiste dans l'Orchestre du Divan et fondateur de l'école de musique Al-Kamandjati.

Ecouter

West-Eastern Divan Orchestra
west-eastern-divan.org

L'école Al-Kamandjati
alkamandjati.com

Handwritten notes in the right margin: "91 67 760" and some illegible scribbles.

technique.” Il est vrai que, lorsqu’on écoute le Divan, on n’est pas seulement ému par la qualité extraordinaire de l’interprétation. Il y a une passion, l’impression que la musique signifie quelque chose. Et cela résulte aussi de ce que Nabil accomplit au sein de l’école de la Fondation Barenboïm-Saïd à Nazareth.

“Ici, à Nazareth, dit-il, la musique a un rôle à jouer dans l’éducation des jeunes, mais aussi parce qu’elle leur fait comprendre leur identité. Et cela signifie beaucoup pour nous autres Palestiniens qui vivons en Israël, où une partie de notre identité est amputée. Les Juifs, ici, en Israël, n’aiment pas que je dise que je suis palestinien – le terme officiel est ‘Arabe israélien’, mais il est erroné. ‘Arabe’ fait référence à une culture, pas à une nationalité ; je suis né dans une famille palestinienne qui était ici avant la création de l’Etat d’Israël. Les Palestiniens qui vivent en Israël sont coupés du monde arabe et du reste du peuple palestinien. Depuis soixante ans, nous souffrons d’isolement culturel. La musique contribue à briser cet isolement. Pour ceux qui ont du talent, elle a ouvert des portes sur le monde extérieur.”

A Nazareth, Nabil faisait partie d’un groupe d’amis “amateurs de musique classique” et convaincus comme lui qu’elle pouvait changer la vie de leurs enfants. “C’était le moment : de nombreuses familles ici souhaitaient que leurs enfants apprennent à jouer de la musique classique. Il fallait que ce soit du classique occidental, parce que, dans la culture arabe, la musique est considérée comme un passe-temps, c’est une culture vocale et populaire. La musique classique représente un défi culturel et intellectuel, elle exige une grande discipline, et les enfants trouvent ça soit trop contraignant, soit passionnant.”

C’est ainsi qu’est née l’école et que se sont tissés les liens avec Ramallah. La fondation Barenboïm-Saïd voulait un orchestre palestinien à Ramallah et “du fait des efforts que nous avons déployés, il y

avait déjà de jeunes instrumentistes classiques à Nazareth.” La seule chose qui restait à faire, c’était de franchir le mur, d’aller à Ramallah et de jouer. Et, malgré toutes les difficultés, ils y sont parvenus.

De Nazareth, nous nous dirigeons vers la côte et vers Tel-Aviv. Là encore, c’est un court trajet mais il vous transporte dans un autre monde, et d’abord dans les embouteillages du centre commerçant de la capitale israélienne de l’hédonisme balnéaire. Nous avons rendez-vous avec la violoncelliste israélienne du Divan, Noa Chorin, 23 ans, dans l’appartement qu’elle partage à deux pâtés de maison de la plage.

Noa chante plus qu’elle ne parle. Elle nous raconte tout d’abord comment ses parents sont arrivés en Israël avant la Shoah, avec le mouvement des kibboutzim, “sinon, je ne serais sans doute pas là aujourd’hui. Les parents de ma mère étaient originaires de Pologne, et tous les membres de la famille de mes grands-parents qui étaient restés en Europe ont péri”.

Sa mère enseignait la musique et Noa s’est mise au violoncelle à 9 ans. “Je ne connaissais personne d’autre qui en jouait. Il n’y avait pas d’orchestre, pas de concours, pas de concerts, personne à qui me comparer. Je suis entrée dans l’orchestre de jeunes du kibboutz, il y avait des enfants qui venaient de tout le pays, mais on ne se rencontrait que trois fois par an.” Puis elle obtint une place pour étudier à Tel-Aviv. “Lorsque je suis arrivée, je ne savais même pas comment poster une lettre pour mes parents.”

En 2005, Noa n’a eu que six jours pour se préparer à son audition au Divan. “Une fois dans l’orchestre, tout m’a paru complètement naturel. Parce que nous étions tous originaires du Proche-Orient, de diffé-

rentes cultures mais de même tempérament, de même caractère. Avec le Divan, on se fait des amis que l’on revoit l’année suivante. On fait la fête ensemble – il n’y a pas de dîner au restaurant sans musique et danse. Nous jouons les Beatles, Pearl Jam, de la musique arabe et israélienne, nous sortons nos instruments et nous nous mettons à jouer. En Israël, nous n’avons pas la possibilité de connaître l’autre version des choses. Je savais un peu ce qui se passait en Palestine, mais c’est devenu plus proche, plus intuitif. Le plus beau, c’est que nous n’avons même pas besoin d’en parler. Quand je joue à côté de Dana, qui est syrienne, je ne me dis pas : ‘Elle est syrienne’, je me dis : ‘C’est mon amie Dana.’”

Mais les choses ont changé pour Noa pendant la guerre du Liban, en 2006. “Soudain j’ai ressenti le besoin de défendre mon pays. Les kibboutz brûlaient. C’était plus dur d’être loin de chez moi qu’à la maison – j’étais morte d’inquiétude. Mon père, qui est militaire réserviste, était mobilisé. Mes parents ne sont jamais allés dans les abris – leur attitude était de dire : si cela doit arriver, cela arrivera. Barenboïm disait tout le temps que le gouvernement israélien infligeait des dégâts terribles au Liban, mais je me disais : ‘Et le nord d’Israël, alors ?’ J’avais peur, mais j’avais également envie de me défendre.”

Pourtant, “la musique créait un lien et, quand les gens font ensemble quelque chose qui les passionne, cela les rapproche autant dans la vie que dans la musique”. C’est pourquoi, quand il a été question du concert à Ramallah, “ça nous a fait tout drôle de nous dire au revoir en sachant que nous nous allions nous revoir trois jours plus tard à Ramallah, puisque nous devons nous y rendre par des itinéraires différents. J’avais peur, parce que tout ce que je savais de Ramallah, c’est que deux soldats israéliens s’y étaient fait lyncher mais, d’un autre côté, j’étais excitée et ça a été tellement émouvant de se retrouver tous là-bas ! Les gens de Ramallah étaient fiers de nous accueillir. C’était étrange parce que ce n’était pas un public habituel – ils applaudissaient entre deux mouvements. Mais une jeune fille nous a dit que nous étions les premiers Israéliens qu’elle voyait qui n’étaient pas des soldats. Et quand l’heure est venue de nous quitter, tout le monde pleurait. C’a été très triste de retourner à la vraie vie – dur et bizarre.”

Nous annonçons à Noa que nous retournons demain à Ramallah pour y rencontrer Ramzi. “Oh, s’il vous plaît, dites-lui bonjour de ma part !”



JEAN MICHEL DELAGE

Nous retrouvons Ramzi Aburedwan dans le bus, vêtu d’un tee-shirt orné de l’inscription en arabe “La musique dit ‘non’”. Ses élèves de l’orchestre Al-Kamandjati sont installés à l’arrière. Le bus longe une énième oliveraie à flanc de

→ Cours de flûte dans le camp de réfugiés d’Al-Amari, près de Ramallah, Cisjordanie, octobre 2010.



"Il est possible de s'asseoir avec des Arabes et de jouer de la musique ensemble"

t-il. Il y avait Gaza, les roquettes qui nous arrivaient de Gaza, ce qui n'est pas normal. Mais d'un autre côté, la façon dont nous traitons les Arabes, ce n'est pas normal non plus. Tout ce que vous faites finit par vous retomber dessus un jour ou l'autre. La façon dont les choses évoluent n'est pas encourageante. Mais jouer avec des Arabes – ça, ça me paraissait tout à fait naturel. La musique n'a pas de nationalité.

Barenboïm ne cesse de répéter que son projet n'est pas politique. Mais ce qu'il a de génial, c'est qu'il y a une prise de conscience politique de part et d'autre. C'est important que des Juifs voient qu'il est possible de s'asseoir avec des Arabes et de jouer de la musique ensemble. L'orchestre est un laboratoire humain qui peut montrer au monde entier comment aborder l'autre."

Amichaï dit que le Divan est comme une famille, même si parfois, comme lors de l'attentat contre un bus à Tel-Aviv en 2002, les rapports ne sont pas faciles. "C'était tendu, mais au bout du compte, il y avait un concert : nous devions partager la musique, et c'est ce que nous faisons [...] chacun apporte son linge sale ; l'idée, c'est d'apprendre de l'autre."

Cette mise en commun des différences qui fait la nature subversive du projet de Barenboïm a atteint son apogée lorsque l'orchestre du Divan a joué à Ramallah durant l'été 2004. Un ressortissant israélien qui n'est pas en mission militaire n'a le droit de pénétrer en Cisjordanie que pour se rendre dans une colonie. C'est donc dans des véhicules blindés que les musiciens israéliens ont parcouru les 15 kilomètres depuis Jérusalem et franchi la "barrière de sécurité", avec des laissez-passer diplomatiques délivrés par l'Etat espagnol. "C'est ainsi, se souvient Amichaï, que nous nous sommes retrouvés à jouer dans le tout nouvel auditorium de Ramallah devant un public arabe. J'étais fier de participer à cela, et de voir le grand Barenboïm profondément ému. Pour un Israélien, c'était comme enfreindre les règles de cet horrible statu quo dans lequel nous vivons."

Il est temps à présent de partir, emportant avec nous les salutations qu'Amichaï nous a demandé de transmettre à la personne avec qui nous avons rendez-vous à Nazareth, une ville qui fait partie du pays d'Amichaï, mais qui est

palestinienne et comporte aussi une importante communauté chrétienne. L'autoroute n° 6 – baptisée Yitzhak Rabin en mémoire du Premier ministre et artisan de la paix assassiné par un Israélien fanatique – est bordée par un mur qui oblitère l'essentiel de la vue, longeant de temps à autre le mur de séparation, là où la Cisjordanie atteint son point le plus occidental, à Qalqilya. Ici, la Ligne verte sépare le voisin du voisin depuis soixante ans, de sorte que, si un Palestinien de Qalqilya rencontre une Palestinienne originaire de la ville voisine de Tuba et tombe amoureux d'elle, il leur sera interdit de se marier. C'est ce qui explique la présence à Nazareth l'un des premiers violons du Divan : il cherche à unir non pas les Israéliens et les Palestiniens, mais les Palestiniens entre eux. "Je peux jouer quand je veux avec des musiciens de Tel-Aviv", raconte le Palestinien Nabil Abboud Ashkar, 29 ans. "J'ai fait mes études avec eux. En revanche, je ne pouvais pas jouer avec ceux de mon peuple qui sont de l'autre côté du mur."

"Jouer d'un instrument est devenu une compétence technique", poursuit Nabil pendant le repas. "Il suffit de regarder les manuels d'apprentissage du violon et de les comparer à ceux de la fin du XIX^e siècle. De la même façon, le public n'écoute plus la musique de la même manière qu'autrefois. Nous essayons de faire autre chose que de la

← **Jénine, Cisjordanie, 2009.**
Près de l'école Al-Kamandjati, qui forme des jeunes à la musique classique occidentale.

Accords de paix au Proche-Orient

L'orchestre du Divan occidental-oriental rassemble de jeunes musiciens israéliens et palestiniens sous la houlette de Daniel Barenboïm. En 2008, le grand reporter britannique Ed Vulliamy est allé à leur rencontre.

The Guardian (extraits) Londres

Des centaines de villages prennent place sur les gradins de l'amphithéâtre romain de Sebastia, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Naplouse, qui se produisent ce soir sont les élèves d'une association qu'il dirige en Cisjordanie, et ce concert est l'aboutissement d'un dur labeur. Ramzi, 29 ans, est altiste au sein du Divan, et son arrivée dans l'orchestre est l'aboutissement d'une existence façonnée par les soixante années

de son père, ramenant à la maison quelque grand-père, et sa vie était illuminée par une fille de 9 ans, Nahil, d'un an son aînée, lorsque éclata la première Intifada, en 1987. "Elle était si belle. Chaque matin je l'attendais devant chez elle. J'étais éperdument amoureux. Un jour, elle revenait d'acheter du pain, mais il y avait un tigre israélien embusqué dans un grand immeuble devant le camp. Nahil traversait la rue quand il l'a atteinte à la tête. Je me suis précipité pour tenter de la sauver, mais il continuait à tirer. J'ai l'image de cette scène dans la tête en permanence. Nahil est morte à l'hôpital."

Un sommet incarné par un personnage exceptionnel et par un projet qui exprime, par l'intermédiaire de la musique, non pas l'opposition entre les deux communautés de haine, d'incompréhension et de violence mais la reconnaissance, l'acceptation mutuelle et, en définitive, la paix. Ce personnage s'appelle Daniel Barenboïm : c'est le plus grand pianiste de sa génération et l'un de ses meilleurs chefs d'orchestre, mais c'est aussi un visionnaire de la musique en dépit de la guerre, un militant de la cause de l'art en dépit de la haine. Il est aussi le premier et le seul Israélien à avoir la double nationalité, puisqu'il possède un passeport palestinien.

Le projet est le West-Eastern Divan Orchestra (orchestre du Divan occidental-oriental), un ensemble de jeunes musiciens israéliens, palestiniens mais aussi syriens, libanais et d'autres pays arabes, une formation que Barenboïm a fondée avec le grand intellectuel palestinien aujourd'hui décédé Edward Saïd. Barenboïm et Saïd lui ont donné ce nom en réfé-

rence à un recueil de poèmes de Goethe. Les musiciens se sont retrouvés pour la première fois en 1999 à Weimar, la ville de Bach, de Goethe et de Schiller, le zénith de la culture allemande, d'où ils se sont rendus en pèlerinage sur un lieu symbolisant les heures les plus sombres de l'histoire de l'Allemagne et de l'humanité, le camp de concentration de Buchenwald.

Le lien entre le Divan Orchestra et le concert à l'amphithéâtre de Sebastia, c'est **Kamzi Aburcedwan** qui œuvre à la console de mixage. Les jeunes musiciens qui se produisent ce soir sont les élèves d'une association qu'il dirige en Cisjordanie, et ce concert est l'aboutissement d'un dur labeur. Ramzi, 29 ans, est altiste au sein du Divan, et son arrivée dans l'orchestre est l'aboutissement d'une existence façonnée par les soixante années

de son père, ramenant à la maison quelque grand-père, et sa vie était illuminée par une fille de 9 ans, Nahil, d'un an son aînée, lorsque éclata la première Intifada, en 1987. "Elle était si belle. Chaque matin je l'attendais devant chez elle. J'étais éperdument amoureux. Un jour, elle revenait d'acheter du pain, mais il y avait un tigre israélien embusqué dans un grand immeuble devant le camp. Nahil traversait la rue quand il l'a atteinte à la tête. Je me suis précipité pour tenter de la sauver, mais il continuait à tirer. J'ai l'image de cette scène dans la tête en permanence. Nahil est morte à l'hôpital."

entre la peur et la fureur. "Puis est arrivé le grand changement dans ma vie. Il y avait un atelier de musique dans le camp, avec des instruments pour vingt personnes. On m'a confié un violon alto. Il avait un son superbe, j'étais heureux, et ce jour-là, ma vie a changé du tout au tout. Enfin, pas tout à fait. L'atelier se trouvait le long d'une route où était tracée une ligne

jaune que nous n'avons pas le droit de franchir. Alors je posais mon alto par terre pendant une vingtaine de minutes pour jeter des pierres et casser quelques vitres. Mon professeur était scandalisé. Il voulait que je sois seul premier que je pouvais faire la révolution avec mon instrument, pas avec des pierres, mais ce n'est que plus tard que j'ai compris que la musique pouvait faire la révolution."

Quelques années plus tard, Ramzi obtient une place au conservatoire de musique d'Angers, en France. Durant les sept ans qu'il y passe, trois événements se produisent dans sa vie. Le premier est une invitation à participer à la première assemblée du Divan Orchestra, à Weimar. Mais son professeur, François Hetch, le met en garde : "Ils t'ont sollicité non pas parce que tu es musicien, mais parce que tu es palestinien. Tu dois avoir conscience de tes limites musicales. Tu n'es pas prêt." Le deuxième est le déclenchement de la deuxième Intifada, en 2000. Et le troisième élément crucial, est le désir de Ramzi de transmettre aux enfants de son camp de réfugiés ce qu'il a appris sur le pouvoir de la musique. "Les enfants étaient enthousiastes, ils insistèrent pour que je leur apprenne à jouer, m'invitaient chez eux avec mon bouzouk et mon alto pour entendre à la fois de la musique classique et de la musique orientale pendant le couvre-feu."

C'est ainsi qu'est née l'école de musique Al-Kamandjati ("le violoniste"), parallèlement à la fondation musicale qu'avaient créée Barenboïm et Saïd à Ramallah, non seulement pour encourager l'excellence, mais aussi pour amener à la musique le plus d'enfants possible. Depuis par l'Etat suédois, où résonne à présent la musique jouée par des enfants formés par des musiciens venus d'Italie, d'Allemagne, des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et d'ailleurs.

Parmi les premières personnes que Ramzi a connues quand il a rejoint l'orchestre du Divan, en 2006, figurait le responsable juif de la section des cordes, Amichai Grosz, né en 1979 à Bar Giora, village de montagne au sud de Jérusalem, et aujourd'hui altiste au sein du Jerusalem String Quartet, de renommée mondiale. Après avoir étudié à l'Académie de musique de Jérusalem, puis créé le quartet, Amichai s'est vu proposer d'intégrer le Divan, une offre qu'il ne pouvait pas refuser. Au début, "j'étais partagé, raconte-

psr